

Vous traiterez un des deux sujets au choix en indiquant le sujet A ou B. Inscrivez votre classe en plus de votre nom sur chaque copie.

Sujet A. Commentaire.

Vous analyserez le texte de Koltès en vous appuyant par exemple sur la mise en spectacle d'une relation familiale contemporaine très réaliste puis sur la présentation d'un personnage masculin effrayant.

I. la mise en spectacle d'une relation familiale contemporaine très réaliste

- a. un contexte contemporain (lieux / objets...)
- b. une famille en crise (relation mère-fils / le conflit généralisé...)
- c. le langage

II. la présentation d'un personnage masculin effrayant

- a. un solitaire méprisé (éléments d'explication de sa délinquance grave)
- b. un comportement guerrier et prédateur
- c. la violence et l'autoritarisme

Bernard-Marie Koltès, *Roberto Zucco*, « Le Meurtre de la mère »

La mère de Zucco en tenue de nuit devant la porte fermée.

LA MERE.-Roberto, j'ai la main sur le téléphone, je décroche et j'appelle la police.

ZUCCO.-Ouvre-moi.

LA MERE.-Jamais.

ZUCCO.-Si je donne un coup dans la porte, elle tombe, tu le sais bien, ne fais pas l'idiote.

LA MERE.-Eh bien, fais-le donc, malade, cinglé, fais-le et tu réveilleras les voisins. Tu étais plus à l'abri en prison, car s'ils te voient ils te lyncheront: on n'admet pas ici que quelqu'un tue son père. Même les chiens, dans ce quartier, te regarderont de travers.

Zucco cogne contre la porte.

LA MERE.-Comment t'es-tu échappé ? Quelle espèce de prison est-ce là ?

ZUCCO.-On ne me gardera jamais plus de quelques heures en prison. Jamais. Ouvre donc ; tu ferais perdre patience à une limace. Ouvre, ou je démolis la baraque.

LA MERE.-Qu'es-tu venu faire ici ? D'où te vient ce besoin de revenir? Moi, je ne veux plus te voir. Tu n'es plus mon fils, c'est fini. Tu ne comptes pas davantage, pour moi, qu'une 15 mouche à merde.

Zucco défonce la porte.

LA MERE.-Roberto, n'approche pas de moi.

ZUCCO.-Je suis venu chercher mon treillis.

LA MERE.-Ton quoi ?

ZUCCO.-Mon treillis : ma chemise kaki et mon pantalon de combat.

LA MERE.-Cette saloperie d'habit militaire. Qu'est-ce que tu as besoin de cette saloperie d'habit militaire ? Tu es fou, Roberto. On aurait dû comprendre cela quand tu étais au berceau et te foutre à la poubelle.

ZUCCO.-Bouge-toi, dépêche-toi, ramène-le-moi tout de suite.

LA MERE.-Je te donne de l'argent. C'est de l'argent que tu veux. Tu t'achèteras tous les habits que tu veux.

ZUCCO.-Je ne veux pas d'argent. C'est mon treillis que je veux.

LA MERE.-Je ne veux pas, je ne veux pas. Je vais appeler les voisins.

ZUCCO.-Je veux mon treillis.

LA MERE.-Ne crie pas, Roberto, ne crie pas, tu me fais peur ; ne crie pas, tu vas réveiller les voisins. Je ne peux pas te le donner, c'est impossible : il est sale, il est dégueulasse, tu ne peux pas le porter comme cela. Laisse-moi le temps de le laver, de le faire sécher, de le repasser.

ZUCCO.-Je le laverai moi-même. J'irai à la laverie automatique.

LA MERE.-Tu dérailles, mon pauvre vieux. Tu es complètement dingue.

ZUCCO.-C'est l'endroit du monde que je préfère. C'est calme, c'est tranquille, et il y a des femmes.

LA MERE.-Je m'en fous. Je ne veux pas te le donner. Ne m'approche pas, Roberto. Je porte encore le deuil de ton père, est-ce que tu vas me tuer à mon tour ?

ZUCCO.-N'aie pas peur de moi, maman. J'ai toujours été doux et gentil avec toi. Pourquoi aurais-tu peur de moi? Pourquoi est-ce que tu ne me donnerais pas mon treillis ? J'en ai besoin, maman, j'en ai besoin.

LA MERE.-Ne sois pas gentil avec moi, Roberto. Comment veux-tu que j'oublie que tu as tué ton père, que tu l'as jeté par la fenêtre comme on jette une cigarette ? Et maintenant, tu es gentil avec moi. Je ne veux pas oublier que tu as tué ton père, et ta douceur me ferait tout oublier, Roberto.

ZUCCO.-Oublie, maman. Donne-moi mon treillis, ma chemise kaki et mon pantalon de combat ; même sales, même froissés, donne-les moi. Et puis je partirai, je te le jure.

LA MERE.-Est-ce moi, Roberto, est-ce moi qui t'ai accouché?est-ce de moi que tu es sorti ? Si je n'avais pas accouché de toi ici, si je ne t'avais pas vu sortir, et suivi des yeux jusqu'à ce qu'on te pose dans ton berceau; si je n'avais pas posé, depuis le berceau, mon regard sur toi sans te lâcher, et surveillé chaque changement de ton corps au point que je n'ai pas vu les changements se faire, et que je te vois là, pareil à celui qui est sorti de moi dans ce lit, je croirais que ce n'est pas mon fils que j'ai devant moi. Pourtant, je te reconnais, Roberto. Je reconnais la forme de ton corps, de ta taille, la couleur de tes cheveux, la couleur de tes yeux, la forme de tes mains, ces grandes mains fortes qui n'ont jamais servi qu'à caresser le cou de ta mère, qu'à serrer celui de ton père, que tu as tué. Pourquoi cet enfant, si sage, pendant vingt-quatre ans, est-il devenu fou brusquement ? Comment as-tu quitté les rails, Roberto ? Qui a posé un tronc d'arbre sur ce chemin si droit pour te faire tomber dans l'abîme ? Roberto, Roberto, une voiture qui s'est écrasée au fond d'un ravin, on ne la répare pas. Un train qui a déraillé, on n'essaie pas de le remettre sur ses rails. On l'abandonne, on l'oublie. Je t'oublie, Roberto, je t'ai oublié.

ZUCCO.-Avant de m'oublier, dis-moi où est mon treillis.

65 LA MERE.-Il est là, dans le panier. Il est sale et tout froissé. (*Zucco sort le treillis.*) Et maintenant, va-t-en, tu me l'as juré.

ZUCCO.-Oui, je l'ai juré.

Il s'approche, la caresse, l'embrasse, la serre;elle gémit. Il la lâche et elle tombe, étranglée. Zucco se déshabille, enfle son treillis et sort.

Sujet B. Contraction de texte et essai.

Thèse

Arguments / idées

Vous proposerez une contraction du texte suivant en 200 mots (une marge de 10% est autorisée, soit entre 180 et 220 mots exactement.) Vous devez obligatoirement indiquer le nombre de mots que vous avez utilisés et placer une barre oblique visible tous les 30 mots.

J'ai de fortes objections au féminisme tel qu'il se présente aujourd'hui. La plupart du temps, **il est agressif**, et ce n'est pas par l'agression qu'on parvient durablement à quelque chose. Ensuite, et ceci vous paraîtra sans doute paradoxal, **il est conformiste**, du point de vue de l'établissement social, en ce sens que la femme semble aspirer à la liberté et au bonheur du bureaucrate qui part chaque matin, une serviette sous le bras, ou de l'ouvrier qui pointe dans une

usine. Cet homo sapiens des sociétés bureaucratiques et technocratiques est l'idéal qu'elle semble vouloir imiter sans voir les frustrations et les dangers qu'il comporte, parce qu'en cela, pareille aux hommes, elle pense en termes de profit immédiat et de succès individuel. Je crois que l'important pour la femme est de participer le plus possible à toutes les causes utiles, et d'imposer cette participation par sa compétence. Même en plein XIXe siècle, les autorités anglaises se sont montrées brutales et grossières envers Florence Nightingale à l'hôpital de Scutari : elles n'ont pas pu se passer d'elle. **Tout gain obtenu par la femme dans la cause des droits** civiques, de l'urbanisme, de l'environnement, de la protection de l'animal, de l'enfant et des minorités humaines, toute victoire contre la guerre, contre la monstrueuse exploitation de la science en faveur de l'avidité et de la violence, **est celle de la femme, sinon du féminisme**, et ce sera celle du féminisme par surcroît. Je crois même **la femme peut-être plus à même de se charger de ce rôle que l'homme, à cause de son contact journalier avec les réalités de la vie, que l'homme ignore souvent plus qu'elle.**

Je trouve aussi **regrettable de voir la femme jouer sur les deux tableaux** : de voir, par exemple, des revues, pour se conformer à la mode (car les opinions sont aussi des modes) qui publient des articles féministes supposés incendiaires, tout en offrant à leurs lectrices, qui les feuilletent distraitement chez le coiffeur, le même nombre de photographies de jolies filles, ou plutôt de filles qui seraient jolies si **elles n'incarnaient trop évidemment des modèles publicitaires** ; la curieuse psychologie commerciale de notre temps impose ces expressions boudeuses, prétendument séduisantes, aguicheuses ou sensuelles, à moins qu'elles ne frôlent même l'érotisme de la demi nudité, si l'occasion s'en présente.

Que les féministes acceptent ce peuple de femmes-objets m'étonne. qu'elles continuent de se livrer de façon grégaire à la mode comme si la mode se confondait avec l'élégance, et que des millions d'entre **elles acceptent, dans une inconscience complète, le supplice de tous ces animaux martyrisés pour essayer sur eux des produits cosmétiques**, quand ils n'agonisent pas dans des pièges, ou assommés sur la glace, pour assurer à ces mêmes femmes des parures sanglantes. Qu'elles les acquièrent avec de l'argent librement gagné par elle dans une "carrière" ou offert par un mari ou un amant ne change rien au problème. Aux États-Unis, je crois que le jour où la femme aura réussi à interdire qu'un portrait de jeune fille qui fume d'un petit air de défi pousse le lecteur de magazines à s'acheter des **cigarettes** que trois lignes presque invisibles au bas de la page déclarent nocives et **cancérigènes**, la cause des femmes aura fait un grand pas.

Enfin, les femmes qui disent « les hommes » et les hommes qui disent « les femmes », généralement pour s'en plaindre dans un groupe comme dans l'autre, m'inspirent un immense ennui, comme tous ceux qui ânonnent toutes les formules conventionnelles. **Il y a des vertus spécifiquement « féminines »** que les féministes font mine de dédaigner, ce qui ne signifie pas d'ailleurs qu'elles aient été jamais l'apanage de toutes les femmes : la douceur, la bonté, la finesse, la délicatesse, vertus si importantes qu'un homme qui n'en posséderait pas au moins une petite part serait une brute et non un homme. Il y a des vertus dites « **masculines** », ce qui ne signifie pas plus que tous les hommes les possèdent : le courage, l'endurance, l'énergie physique, la maîtrise de soi, et la femme qui n'en détient pas au moins une partie n'est qu'un chiffon, pour ne pas dire une chiffe. J'aimerais que **ces vertus complémentaires servent également au bien de tous.** Mais **supprimer les différences** qui existent entre les sexes, si variables et si fluides que ces différences sociales et psychologiques puissent être, me paraît déplorable comme tout ce qui pousse le genre humain, de notre temps, vers **une morne uniformité.**

Marguerite Yourcenar, *Les Yeux*

ouverts (1980)

Essai.

Dans *Les Yeux ouverts*, Marguerite Yourcenar écrit : « J'ai de fortes objections au féminisme tel qu'il se présente aujourd'hui. La plupart du temps, il est agressif, et ce n'est pas par l'agression qu'on parvient durablement à quelque chose. »

Selon vous, dans les combats pour l'égalité, la revendication des droits peut-elle se faire sans colère ?

La colère est parfois vaine

- l'agressivité peut brouiller la légitimité d'un combat et ses arguments
- cela divise et empêche de s'écouter, de progresser
- cela peut générer parfois des oppositions et desservir la cause

La colère est justifiée et fertile

- le combat naît de la conviction et de la colère face à des injustices
- parfois la colère impose des changements légitimes (révolutions, manifestation)
- qd le pouvoir est aux mains des injustes sourds aux revendications seule la colère est possible
- colère, l'agressivité politique ne sont pas la violence physique (le féminisme n'a jamais tué)
- face à des politiques inhumaines, la colère est légitime (droits civiques pour les Noirs aux USA, apartheid, droits des femmes dans de nombreux pays, oppressions religieuses barbares)
- exemple ODG la colère pousse à l'argumentation convaincante et fait progresser l'égalité et la sécurité pour le bien de tous